

Dominique BERTRAND, s.j.
Ancien Directeur de Sources Chrétiennes

Bibliindex, Conférence

(21 septembre 2018, rue Sala, Lyon)

L'argument biblique chez Césaire d'Arles

1 Le problème de la prédication de Césaire d'Arles

Le tome 67 de la Patrologie latine de Migne (1848) accorde un peu plus d'une centaine de colonnes (165 exactement, plus un commentaire historique) à Césaire d'Arles, bien moins qu'à Denys le Petit (519) et même qu'à Rusticus, diacre de Rome (188). Y sont consignés les deux livres de la *Vita*, 67 numéros sans texte d'un série pseudo-augustinienne, 24 homélies tirées du Migne du grand siècle, Margarin de la Bigne, les *Règles pour les moines et les moniales*, 3 lettres, le *Testament*, le Concile d'Orange.

Ce n'est pas rien. Le point faible est celui des sermons, d'autant que Germain Morin, que nous allons retrouver incessamment, juge l'apport concernant les homélies complètement inutilisable¹. Aujourd'hui, grâce à la diligence effarante de ce dernier, nous en possédons 238, rigoureusement éditées, malgré l'incendie de la première édition (1937-1942), dans le *Corpus Christianorum* (CIII et CIV, 1953). Que s'est-il passé en cette étrange palinodie ? En voici les deux actes : la disparition, la réapparition.

En fait le trésor qui fait de Césaire, après Augustin, le second orateur de la patristique latine, connaît un premier type de diffusion grâce au zèle et au génie de la communication qui animent le primat des diocèses occidentaux, secondé par les moines et moniales d'Arles. Ces collections d'homélies, mises en œuvre d'une manière ou d'une autre par Césaire, sont diffusées à travers toute l'Europe du temps de la domination franque des mérovingiens et des carolingiens.

La paternité césairienne y est le plus souvent explicite. Après avoir été multipliés en de nombreux *codices*, elles ont abouti à 8 éditions, plus ou moins fournies, jusqu'aux 102 homélies restituées par dom Pierre Coutant à partir de l'édition des sermons de saint Augustin par les Mauristes (1643). Mais, petit à petit, à partir des collections ou de mille autres manières, se développe le grand moyen pédagogique du Moyen Age, les homéliaires. Morin use de 74 d'entre eux notés H1, H2, etc., sachant bien que, en particulier pour les sermons aux moines, il est impossible d'être exhaustif.

Résumons-nous. L'héritage de Césaire se communique par des collections, la plupart rapportées à Césaire, certaines ayant même été éditées, et par des homéliaires, dont les pièces sont attribuées ou non, sans la moindre garantie. Prendre le chemin des collections, telle est la voie. Encore fallait-il les reconnaître. Prendre celui des homéliaires et celui-là

1 . Voir le jugement sur Migne et Margarin de la Bigne dans PLS 4, 241.

seul, tentant et tentateur, c'est le naufrage. Morin, selon la tradition des mauristes, s'est avancé avec succès dans la première.

À la fin du XIX^e siècle, une certaine impatience se manifeste chez les historiens devant cette carence. Morin les nomme dans son *Ad lectorem* : B. Krush, A. Malnory, C.F. Arnold, P. Lejay². C'est l'époque où le jeune Caennais (1861-1946), entrant dans la vie bénédictine à Maredsous, filiale de Beuron, trouve sa voie de chercheur par de multiples expériences et est soutenu par de grands maîtres, dont Mgr Louis Duchesne. En 1893, avec une audace qui étonne, il publie dans la *Revue bénédictine* « Mes principes et ma méthode pour la future édition de S. Césaire »³, ce qui ne s'accomplira, avec encore des lacunes, qu'un demi-siècle plus tard.

Pour fonder sa pratique de la critique subjective dans l'attribution des écrits à leurs auteurs, il n'hésite pas à polémiquer avec un spécialiste autrichien, le Dr A. Engelbrecht. L'opposition est frontale : les discours que le grand docteur attribue à Fauste de Riez, le petit moine les met au compte de Césaire, postérieur à Fauste.

Là même son subjectivisme « pancésairien » apparaît sous son vrai jour en la filiation de Saint Maur : en deçà du pur positivisme des datations de manuscrits et des attributions de provenance, prendre le temps de se familiariser avec les collections avérées, laisser jouer l'empathie, copier, copier, et faire des listes d'expressions, comme celle qui conclut l'article de soixante-quatorze traits inimitables d'un style qui, comme on le sait avec Buffon, « est l'homme même ». Dom Morin n'a pas cessé d'être fidèle à cette règle de conduite de l'érudition.

Ayant déjà dans une précédente étude fait apparaître « la force liturgique de la prédication de Césaire d'Arles »⁴, nous y manifestons ici la place qui y revient aux Écritures. Il n'y pas à ce jour un relevé complet des occurrences bibliques dans ses écrits, les œuvres complètes manquant encore. Mais toute la prédication a son édition intégrale dans les volumes du *Corpus Christianorum* et un index de vingt pages renferme cette matière traitée avec une précision scrupuleuse, tant dans le relevé que dans les renvois en bas de page au long du texte⁵.

Nous avons donc là une occasion unique d'entrer dans le biblisme de Césaire, et par là même dans une connaissance intime de la forteresse naguère inentamée de ses sermons. Disons tout de suite que l'ordre des pièces, bien qu'inspiré par les collections qui manifestent avec certitude une volonté organisatrice chez Césaire lui-même, est tout entier, du numéro 1 au numéro 238, l'œuvre de l'éditeur.

2. Dans le t. CIII, p. V.

3. T. 10, p. 62-77.

4. *Liturgie* 179, novembre 2017, p. 306-329.

5. Dans le t. CIV, p. 990-1011.

L'Ad lectorem résume ce point en une ligne, après avoir résumé en sept la préface de CCXXII pages : « Enfin les homélies elles-mêmes sont proposées en les distribuant par classes (*classes*) »⁶. Quelles sont ces « classes » ? Il y en a cinq, dont nous précisons le détail pour chacune.

- La première présente en 80 numéros les « admonitions », terme typiquement césairien. On y décèle la progression suivante :

- 1-11, la Parole de Dieu et le bienfait de la fréquentation des Écritures ;
- 12-20, les caractéristiques de la vie chrétienne ;
- 21-30, la charité ;
- 31-34, le sens social de la dîme ;
- 35-40, le pardon aux ennemis ;
- 41-52, les bonnes mœurs et les vices contraires, adultère, ivrognerie, orgueil ;
- 53-55, les relents de paganisme ;
- 56-75, les grandes vérités du jugement dernier, de la Pénitence publique qui est encore en vigueur, des malheurs des temps ;
- 76-80, les rassemblements liturgiques, avec en particulier la psalmodie en latin et en grec.

On le constate, ces admonitions recouvrent assez bien la prédication des dimanches ordinaires au long de l'année.

- La seconde rassemble l'enseignement biblique sur l'Ancien et le Nouveau Testament, respectivement 63 et 42 sermons. On a ici la classe la plus fournie, 105 homélies, qui ressemblent plutôt à des séries continues de carême ou de quatre temps. Nous en réservons l'étude de détail à la suite.

- La troisième recouvre le temporel de 187 à 213 ;

- quelque chose qui prépare l'Avent, mis en place par Grégoire le Grand (590-604), 187-189 ;
- 190, la Nativité ;
- 191, la circoncision ;

6. Voir *L'Ad lectorem*, voir note 2, p. VII.

- 192-193, le 1^{er} janvier ;
- 194-195, l'Épiphanie ;
- 196-201, le carême, ses exercices et le catéchuménat ;
- 202-213 , le temps pascal, la « quinquagésime » (n° 211), de la Cène à la Pentecôte, en passant par la Résurrection, les rogations, l'Ascension.

- De 214 à 233, nous avons les fêtes des saints et les événements ecclésiastiques (Honorat, Jean Baptiste, Étienne, Jacques et Jean, les Innocents, les Martyrs, dédicaces, anniversaires d'ordination épiscopale). Les quelques pièces restituées par le P. Étaix et d'autres se rangent bien dans cet ensemble consacrés à la vie de l'Église.

- Les six derniers sont les sermons aux moines et, aussi, 237, aux moniales.

Présentée de la sorte sagacement et non sans appuis philologiques, la prédication de Césaire s'offre comme un panorama d'une très grande largeur de ce qu'est la vie en Église. Placée entre deux éditions très contrôlées d'éloquence chrétienne, celle des quatre-vingt-dix-huit sermons de Léon Grand (440-461), inventeur du cycle liturgique de Noël, et les quarante *Homélies sur les dimanches* de Grégoire le Grand (590-604)⁷, promises l'une et l'autre à un immense succès, les deux cent trente-huit interventions de Césaire se coulent à ce point dans son zèle pastoral qu'elles disparaissent dans un autre succès, en sous-main celui-là, en ce qui n'est rien d'autre que la riche diversité de la vitalité ecclésiale. Rien n'y est oublié. Tout y trouve sa place selon le souci pastoral de l'évêque d'Arles qui, en vertu de sa primatie sur l'Occident européen, s'ingénie à en diffuser la simple pertinence.

Ici se pose la question de l'unité de cette fresque développée sur les quarante années de ministère. Elle est indéniable, ayant été ressentie méthodiquement par l'éditeur. Il semble bien qu'on puisse en saisir le moteur en s'interrogeant sur la Bible de Césaire, puisque, aussi bien, qu'est-ce que l'Église, de quelque façon qu'on la présente, sinon la parole de Dieu active dans le peuple de Dieu ?

2 La Bible de Césaire

Après avoir pris en mains le précieux index placé à la fin du second tome de l'édition du *Corpus*, sans lequel notre investigation sur la Bible de Césaire serait impensable, nous examinerons successivement les données numériques, la place prépondérante de la seconde « classe » du rangement des homélies, c'est-à-dire l'enseignement biblique, puis le reflux de cette prépondérance sur les autres « classes », enfin la double manière pour la Bible de Césaire de s'appliquer pleinement à l'existence chrétienne du peuple chrétien.

7. Seule une indication furtive concernant la pagination de la première édition, « 1056 pages grand format », manifeste cette première présentation : G. MORIN, « À propos du XIV^e centenaire de l'édition des œuvres de Saint Césaire d'Arles (542-1942) », *Échos de Saint-Maurice*, Abbaye de Saint-Maurice, t. 41, 1942, p. 405-412 ; l'indication figure en bas de la p. 411.

L'index biblique de Germain Morin et son rapport au texte

Il n'y a pas à souligner le fait que Césaire recourt à l'ensemble des livres de la Bible, à part l'un ou l'autre des petits prophètes, Judith et Esther. Tous les grands auteurs, depuis Irénée, font de même. En revanche, couronnant les deux volumes de l'édition de ses six *indices*, nous ne pouvons nous passer de celui des « *locorum s. Scripturae* » qui, est, on s'en doute, extrêmement précis. Voici, malgré tout, deux petits points facilitant son utilisation.

Le premier concerne les « lieux d'insertion » dans le texte, c'est-à-dire ce qui relève de la colonne de droite. Sans qu'on en ait été averti, les chiffres indiqués ne renvoient pas à la pagination des volumes de 1953, mais à celle de la proie des flammes de la première édition ; celle-ci apparaît au long du texte entre parenthèses et en gras de **(3)**, p. 1, à **(1057)**, p. 1105. On comprend pourquoi. Il fallait éviter d'avoir tout à reprendre de ce travail complexe qu'est l'indexation biblique⁸. Notre index suit donc de **(939)** à **(959)** le catalogage de **(3)** à **(1057)**. Voilà qui est clair, sinon commode.

Le second point touche l'information scripturaire elle-même. Celle-ci descend systématiquement au verset, si la citation ne renferme pas la totalité de plusieurs versets ; il ne manque pas de duos ou de trios de versets notés avec un « s. » ou un « ss. » ; mais les ensembles longs sont rares (par exemple *Genèse* 28, 1-15, cité en **(342)**, 6-14). Le lexique ne trompe donc pas sur l'habituelle dissémination des versets par Césaire dans son argumentation biblique. On en a un témoin parmi beaucoup d'autres dans le texte le plus riche en citations du sermonnaire, et sur lequel nous reviendrons : *Matthieu* 25, 31-44, la parabole du jugement dernier, 112 références, avec un pic en 25, 34 : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde », 41 références réparties dans toutes les « classes » de la prédication.

Il va sans dire que, chaque fois, la parole rapportée, imprimée en capitales dans le texte, a sa référence dans le bas de page à la ligne près.

Les grands nombres

Sur ces bases solides, et malgré la lecture ardue du document, on arrive à un peu plus de 3000 actes de références (3127 sauf erreur !), citations et allusions réunies (un peu plus d'une centaine pour celles-ci). Cela équivaut à plus de trois interventions de ce type par page. Ce chiffre impressionnant frappe encore davantage si on fait des comparaisons, nécessairement bancales, mais tout de même significatives par les écarts creusés.

Nous retrouvons en ce point Léon le Grand et Grégoire le Grand. Trois recueils oratoires se présentent à nous, totalisant entre 700 et 900 pages chacun. On parvient pour le premier à un peu plus de deux mille et pour le second à un peu moins de mille

8. Chaque référence comporte le numéro de la pagination conservée, indique après une virgule, la ligne de la fin du passage cité, et un point, pour passer à la référence suivante, ou une virgule, si une ou d'autres citations se trouvent dans la page examinée.

occurrences bibliques. Étant donné que chacun de ces orateurs fait de la Parole de Dieu dans la Bible le fondement de son éloquence, on ne peut manquer de reconnaître un avantage pour le primat de France.

Césaire ne se répand pas dans les spéculations théologiques en enseignant son peuple, mais n'a en vue que d'aider celui-ci à vivre la densité concrète de sa vie chrétienne en Église. Force est donc de reconnaître que ce but n'est atteint par lui que par un appoint accru de la Bible à sa réalisation.

Une seconde série de grands nombres nous permet de passer d'une confrontation extérieure à une analyse du corpus en lui-même. Les « classes » dégagées ci-dessus sont un excellent cadre pour opérer la comparaison en fonction même du développement du corpus.

Elle donne un avantage net à la seconde classe, celle de l'enseignement biblique. D'une part, non seulement c'est elle qui compte le plus grand nombre d'homélies (105 sur 238, en face de 80, 26, 19 et 6 pour les autres), mais, d'autre part, elle engrange en fait, avec des écarts considérables, le plus grand nombre d'occurrences scripturaires parallèles. Il est bon de s'en rendre compte.

Nous en avons dénombré grosso modo 1300 pour ladite classe, contre 775 pour les « admonitions », 200 pour le temporel, 90 pour les saints et 50 pour les sermons monastiques. Cette répartition ne se fait nullement par une frontière nette entre les classes. Ainsi *Matthieu* qui, traditionnellement, est le plus cité chez tous les anciens auteurs, bénéficie de 194 occurrences contre 195 aux « admonitions », 52 au temporel, 43 à la sainteté ecclésiastique, 10 aux moines. De même, les trois premiers chapitres de *Matthieu* appuient leur propos de 14 appels à l'enseignement biblique, et les « admonitions » de 4.

Tout le corpus baigne de la sorte dans la Bible et l'enseignement proprement biblique apparaît comme une sorte de château d'eau d'où provient cette fécondation. Le trésor des Écritures doit être largement assimilé en lui-même pour vivifier comme naturellement tous les aspects de la vie de l'Église au profit de toutes et de tous.

Ainsi pour l'Ancien Testament le psaume 141, 5, dans le sermon 233 aux Frères de Blanzac, épinglé d'une note targumique, conforte l'exhortation : « *Corripiet me iustus in misericordia et increpabit me ; oleum autem peccatoris (id est adulatio assentatoris) non impiguet caput meum* »⁹. Telle est la complexité de flux et de reflux entre toute l'Écriture et toute l'Église qui caractérise le monument césairien.

9. « Que le juste me frappe en ami et me corrige, que l'huile de l'impie (i. e. l'éloge du flatteur) jamais n'oigne ma tête. » Dans le t. CIV, p. 930 (884).

Toute l'Écriture

Il est donc temps de développer sommairement le contenu de la classe 2. A la manière gallo-romaine d'Irénée et d'Hilaire, qui proposent de vastes récapitulations bibliques, l'un contre le gnosticisme, l'autre contre l'arianisme, Césaire, concernant la formation de son peuple selon sa dignité ecclésiale, déploie les Écritures de la *Genèse* aux *Lettres apostoliques*. Quatorze leçons exposent la geste d'Abraham et de sa famille. Seize celle de Moïse. Huit exposent les *Juges*, quatre David et Salomon, sept Élie et Élisée.

L'Ancien Testament s'achève sapientiellement sur *Job*, certains psaumes, les *Proverbes*, *Sirach le sage*, *Isaïe* et *Jonas*, selon une orientation résolument positive qui va de la préparation paléotestamentaire à l'accomplissement néotestamentaire. Dans le Nouveau Testament, *Matthieu* est suivi tout au long, avec une attention prolongée en 112 interventions, on l'a souligné – sur le chapitre 25 et le jugement dernier. *Marc* ne prend la parole que sur « *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam*¹⁰ ».

Luc est sollicité moins sur la vie de Jésus que sur ses enseignements, avec entre autres les deux fils, le riche et Lazare ; les grands textes de *Jean* sont exposés, Cana, la Samaritaine, le paralytique de la piscine, l'aveugle-né, les discours après la Cène, le Ressuscité au Cénacle. Tout s'achève avec les *Actes des apôtres* et les *Lettres* de Paul et de Jean, de l'homélie 176 aux numéros 185 et 186, dont on remarque la portée de cohésion ecclésiale : « *De concordia fratrum* », sur 1 Jean 2, 8 ssq., et « *Omnis qui credit quod Iesus sit Christus ex Deo natus est* », 1 Jean 5, 1.

On le constate, il s'agit bien pour Césaire de fournir à son peuple, et par-delà son peuple à une société divisée en païens, ariens et juifs, une histoire sainte dont aucune aspérité n'est omise mais qui, précisément à travers ces obstacles, le péché, la loi, la croix, est en train de réussir dans l'instauration des « *tempora christiana* ». Tel est le flux. Voici le reflux. Ces « *tempora christiana* » se manifestent dans la sollicitude pastorale des « admonitions », dans la célébration des grandes fêtes de la foi, le temporal, et enfin dans les bénédictions tangibles de la sainteté et du monachisme. C'est puissant.

Les deux dimensions de l'argument biblique dans la prédication de Césaire

Fondamentalement, et tout d'abord dans la restitution de l'histoire sainte, Césaire relate le combat de Dieu contre le mal et pour le bien de l'homme. Il n'édulcore en rien ni le mal, insistant sur la colère de Dieu face au péché et dénonçant ce même péché avec véhémence, ni la bénédiction originelle, durable et surtout finale, laquelle fait l'objet d'une prière conclusive de la plupart de ses interventions.

Il ne mâche pas ses mots, ni dans un sens ni dans un autre. C'est ce qui rend attrayant le combat, qui est un vrai combat. Ainsi chaque homélie le relate-t-elle ; elle est même, chaque fois, le combat personnel de Dieu. On peut tout citer dans cette lumière crue sur

¹⁰ « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix. »

les ressorts de l'existence humaine saisie par le salut de Dieu. Je renvoie à mon étude sur « la force liturgique » de cette joute sans fin reprise.

Mais il est un autre trait qu'il importe de souligner, parce que Césaire en use avec prédilection. La Parole de Dieu précède toujours celui à qui elle s'adresse dans le concret de sa vie. Césaire suit sur ce point l'Origène des *Homélies*, par exemple les 9 *sur les Juges*. Pour le déjà lointain promoteur des sens de l'Écriture le sens spirituel ne se dégage que d'une réalité saisie à bras le corps : le diable, les cantiques, la circoncision, les festins et les noces, les femmes, l'envie de fuir¹¹.

À cette école, c'est à partir des anecdotes de la Bible que Césaire dégage le sens chrétien, qui de cette façon ne se confond jamais avec de l'indicible, ni surtout du pur intellectuel. Comment Abraham nous est-il rendu présent ? Par sa vocation, par les animaux coupés en deux, par la visite des trois hommes, par le sacrifice du fils Isaac, par la gestation difficile de Rébecca. Rien de plus. Rien de moins. Tout se passe dans la vie concrète pour y rester, lorsqu'il s'agit d'aider les fidèles dans leur vie concrète. Il y a un pouvoir d'incarnation dans la Parole de Dieu dont Césaire ne cesse de se délecter, pour y faire naître de façon réaliste le courage du chrétien en son combat de gloire.

Voici qui nous amène à revenir sur le verset le plus fécondant du sermonnaire. Il appartient au chapitre 25 de Matthieu, dans la quatrième parabole de la vigilance qui place l'auditeur dans les fastes du Jugement dernier. Le verset 34 est celui de la bénédiction : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du Monde. » Certes, la malédiction sera aussi largement reprise (25 occurrences). On l'a dit, Césaire sait se servir des oppositions fortes. Mais les 41 reprises du verset 34, accompagnées de tout ce qui les soutient, magnifient à merveille la finalité de tout l'ensemble.

De fait, cette bénédiction de la charité réaliste des relations avec les malheureux de la Terre communique avec chacune des « classes ». Elle irradie une dizaine d'admonitions, les homélies 16, 19, 25, 26, 27², 28, 29, 31, 51, 58. Elle jaillit à nouveau dans seize leçons sur l'Écriture, qu'il serait trop long ici de rappeler dans le détail. Elle retentit dans les fêtes du temporel, l'enseignement aux catéchumènes, n° 200, en finale de la déposition de saint Honorat, n° 214, pour la dédicace de la cathédrale, n° 227, pour la consécration d'un autel, n° 228.

Et les moines aussi en profitent, n° 238. Il n'est pas difficile de saisir la raison d'une telle influence à travers la prédication : c'est qu'y culmine, avec toute l'autorité du Seigneur lui-

11 . ORIGÈNE, *Homélies sur les Juges*, SC 389, 1993. Ce côté anecdotique de la lettre des Écritures s'exprime bien dans la table des matières : « I. Et le peuple servit le Seigneur... » ; 2, « Sur le passage : « Et Jésus, le fils de Navé, le serviteur du Seigneur est mort » ; « 3. Sur ce fait que les fils d'Israël furent livrés 'aux mains de leurs ennemis', et sur Gothonile et Aoth » ; « 4. « Samegat, Jabin et Sisara » ; « 5. « Debora, Barac, Jabel et Sisara » ; « 6. Le cantique de Débora » ; « 7. Les fils d'Israël furent livrés aux mains de Madian » ; « 8. Les fils de l'Orient ; Gédéon » ; « 9. « Gédéon et le combat qu'il mena à la tête de trois cents hommes d'élite ».

même jugeant le monde, la victoire de la charité la plus terre à terre à laquelle Césaire a certainement voué son ministère.

3 Deux témoignages sur la consécration de Césaire au service la Bible

De cet engagement de Césaire au ministère de la Parole de Dieu dans la diffusion de la Bible, le premier témoignage est l'admonition n° 1, qui est en fait un mandement du primat à tous les évêques de son ressort. De ce texte assez long dont on a bien reconnu l'importance, voici un des passages les plus pressants :

Mais nous, très pieux seigneurs, craignons de toutes nos forces que cette petite phrase très dure et particulièrement terrible ne nous soit adressée : « Mauvais serviteurs, dit-il, pourquoi n'as-tu pas déposé mon argent au comptoir des banquiers ? À mon retour, je l'aurais récupéré avec les intérêts. » Que Dieu détourne de nous ce qui suit : « Jetez, dit-il, ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures, là où sont les pleurs et les grincements de dents. » Voici quelle sentence, nous est-il dit, auront à entendre les prêtres qui négligent la prédication.

Donc, pour échapper à cette condamnation et mériter d'être comptés parmi les justes pour l'éternité, prêchons de toutes nos forces la parole de Dieu, non seulement à l'occasion des grandes fêtes, mais aussi le reste du temps chaque dimanche, et faites lire un passage de l'Écriture sainte non seulement à l'église, mais à votre table, comme je l'ai déjà conseillé plus haut. En conversation, en réunion, en voyage, où que nous soyons, rejetez les bavardages oiseux et les plaisanteries mordantes, et empressons-nous de semer la Parole de Dieu dans le cœur des fidèles et infidèles¹².

Mais voici, tiré de la *Vie*, un détail plus intime manifestant à quel point la faim de dire la parole de Dieu tenait à sa chair. Ce trait est tiré de la seconde partie, rédigée par le diacre et le secrétaire de l'évêque-archevêque. Césaire addict de la Parole de Dieu ? Le diacre raconte :

C'est ainsi que, ayant quitté la cellule du bas où je résidais, pour sortir en effet, la mesure que le saint homme avait toujours voulu garder en toutes choses, il l'observait en particulier avec le plus grand soin pour les offices nocturnes, si bien qu'aucun des siens qui demeuraient avec lui n'était éveillé avant l'heure prescrite, sauf par ce qu'il disait en son particulier en présence de Dieu seul ; je l'entendis crier d'une voix distincte dans son sommeil : « Il y en a deux, il n'y a pas de milieu, il y en a deux : ou on monte au ciel, ou on descend en enfer. »

12. CESAIRE D'ARLES, *Sermons au peuple* 1, SC 175 1971, p. 238-241.

Comme je rentrais et regagnais ma cellule, il s'éveilla et me dit : « Qu'y a-t-il ? Est-ce déjà l'heure des nocturnes ? » Je lui répondis : « Ce n'est pas l'heure, il y a encore du temps » ; mais lui : « C'est vraiment l'heure. » Et de fait, ce l'était.

Nous avons donc célébré les nocturnes. Et il me dit : « Je criais à quelqu'un dans mon sommeil avec une grande intensité : 'Il y en a deux, il y en a deux ; il n'y a pas de milieu ; ou on va en enfer, ou au ciel'. » Je lui répondis : « C'est ton habitude ; tu ne cesses de t'écrier. » Alors, pécheur que je suis, je suis convaincu qu'il parlait toujours de Dieu et avec Dieu¹³.

J'ajoute : en répétant la Parole de Dieu, la Bible.

13. *Vie de Césaire d'Arles*, SC 536, 2010, p. 248-251.